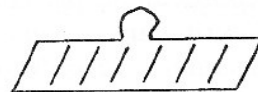


## LE CORPS HORS L'IMAGE <sup>1</sup>

Jean Bergès

(51)(...) D'autre part, comme il y a un tableau, je vous demanderai un peu de craie. C'est un patient une fois il rêve qu'il se trouve en train de regarder un objet qui est comme ça :

Cette petite excroissance que vous avez vue sur le dessus, il dit, « c'est une tache qui ne peut pas être vue dans un miroir ». Concluons qu'elle n'est pas spécularisable cette petite tache.



Et puis un autre rêve. Il lit dans son rêve : A B, un A et un B. Il lit ces deux lettres et dans le rêve, le A tourne sur son pied et ça donne un A en miroir.



Alors ce qui m'intéresse dans ces deux rêves, c'est qu'ils soulignaient, je crois, à quel point la jouissance manque à l'appel dans le corps de la neurologie. En ce qui concerne le corps du rêve et celui de la lettre, lorsqu'ils sont engagés dans l'activité onirique, ils sont soumis à la fois à des effets de miroir dont on peut dire que ça tourne et en même temps qu'il y a des parties du corps qui ne sont pas de l'ordre du (52)miroir, comme la tache dans ce rêve. Comme vous le savez, pour **Lacan**, ce sont les objets a qui ne sont pas spécularisables, le sein par exemple.

Je commence comme ça parce que ce genre de question se pose sans arrêt. Et c'est une question qui se pose sans arrêt, pourquoi ? Parce qu'on envisage le corps dans la neurologie ou dans la psychanalyse - parce que finalement la neurologie, le corps de la neurologie est né des décombres de l'hystérie. La mise en place de la neurologie a consisté essentiellement

---

<sup>1</sup> Texte revu par l'auteur d'une conférence faite à Bruxelles le 15 février 1992 dans le cadre de l'Association Freudienne.

pour **Charcot** à rétrécir le corps de l'hystérie. Comment s'y est-il pris ? Je vous propose de considérer qu'il s'y est pris, dans cette naissance des décombres de l'hystérie, par le dépassement des images par le réel. Seulement comme toujours ce réel a été tout de suite esquivé avec l'imaginaire du signe.

Je ne vais pas me lancer dans une discussion sur la sémiologie, mais dans une direction peut-être plus périlleuse, à savoir que le signe a à faire avec la fonction dans son fonctionnement. Autrement dit ce réel qui fonde le corps de la neurologie est une tentative de dépassement de l'imaginaire mais, à partir du moment où il est question de signe, il est tout de suite repris par l'imaginaire. De sorte que le signe est d'autant plus pathognomonique qu'il répond à un fantasme d'unité, de certitude. Puisque le signe est justement la marque qui a à faire avec la fonction, dans la mesure où elle fonctionne, dans quelle mesure la fonction peut-elle être débordée par son fonctionnement ? Voilà, ça c'est la première question. Parce que c'est bien à ce débordement, par son fonctionnement de la fonction, que **Freud** fait allusion quand il écrit dans *Destin des pulsions* : « *Quoi qu'il en soit de son destin, ce qui est essentiel à la pulsion, c'est sa satisfaction* ». Quel que soit le fonctionnement de la pulsion, elle tend à être satisfaite.

Alors évidemment, vous me voyez venir, parce que c'est dans la mesure où la fonction plonge dans la structure de l'organique - qu'il s'agisse de la fonction cérébelleuse ou de la fonction biliaire - que **Freud** se trouve entraîné vers l'énergétique et que la pulsion s'enracine dans le biologique, pour lui. Autrement dit, si l'on néglige ce lien entre la pulsion et la fonction, on ne saisit pas très bien la pente qu'a dû suivre **Freud** du côté de l'énergie et de l'organique, parce que c'est justement à travers les aléas du fonctionnement de la fonction que le corps de la neurologie s'est constitué. En effet - et en particulier dans l'édition française - il n'est pas évident que le refoulement fasse partie du *Destin des pulsions*. Le refoulement est traité dans un chapitre indépendant et comme nous sommes prompts à refouler dès que nous voyons le mot refoulement, nous effaçons tout ce qui précède, à savoir que le refoulement est l'un de ces destins de la pulsion, pour **Freud**. Peut-être que ce en quoi le dispositif de refoulement vient dissocier l'affect et la représentation, nous pourrions l'envisager ou l'interpréter en termes de rapport imaginaire, symbolique.

(53) Essayons d'avancer. Premièrement, la fonction suppose une structure qui l'étaye et dont la maturation rend possible un certain niveau de fonctionnement, c'est-à-dire une certaine évolution de la fonction. Cette évolution de la fonction mûrit par paliers, embrayée au fonctionnement dans l'acception de ce terme qui s'étaye sur l'environnement, sur les organisateurs ; d'un côté, par conséquent, la maturation des structures, de l'autre l'évolution des fonctions. Ces organisateurs - dans ce travail dialectique entre la maturation des structures et l'évolution des fonctions - ne sont eux-mêmes rien d'autre, je crois, qu'une erreur de perspective qui tend à ignorer ce que cette opération a de dialectique. Des exemples : les praxies, le schéma corporel. Plus l'image du corps serait évoluée, plus les praxies le seraient à leur tour, et le fonctionnement praxique du corps vient parfaire son image au sens du schéma corporel neurologique - par exemple dans **Schilder**. Ainsi le schéma corporel n'est pas - comme le pensaient ceux qui ont fait leur travail après la guerre sur les lésions pariétales ou sur les amputations de membres - une affaire d'images inscrites sur la pariétale droite. Cette image se trouve à la fois fondée, organisée et perfectionnée par l'action du corps sur l'espace et les objets de cette action. Ces fonctions praxiques sont elles-mêmes rendues plus fines, plus conséquentes à travers le perfectionnement de l'image.

Dans les praxies, la maturation des structures supportant la fonction motrice permet leur évolution, qui elle-même suppose et sous-tend le développement de l'image corporelle ; c'est par ce jeu que la motricité devient praxis et aboutit au geste. C'est ce jeu de va-et-vient qui est tellement fascinant dans la perspective génétique, dans ce qu'on appelle la neuropsychologie du développement.

La question radicale que pose **Freud** est la suivante : qu'en est-il de la satisfaction ? Y est-elle ou n'y est-elle pas ? Du plaisir, y en a-t-il ou n'y en n'a-t-il pas dans cet échange de bons procédés entre fonction, structure et fonctionnement ?

En effet, la satisfaction de la fonction et son automatisme - car la fonction évolue vers un automatisme - la satisfaction de la fonction et de son automatisme, c'est-à-dire sa répétition dans le silence des organes, est-ce de la « complaisance organique », expression de **Freud** dans *Hystéries de conversion* ? C'est d'une autre façon que **Babinski** abordait la question avec sa théorie de l'hystérie d'imitation : on n'imité bien que ce que l'on a, disait-il. L'intéressant dans cette formule est qu'il parlait de l'organe ; en somme on n'imité bien la paralysie de la jambe droite que si on a une tumeur de la moelle. Il faudrait peut-être réfléchir autrement à cette formule qu'en tournant la page d'un air dégoûté dès qu'il s'agit de **Babinski**. C'était en somme une critique de **Charcot**, assez violente de sa part. Que voulait-il dire par l'imitation, c'est-à-dire ce qu'il appelait le pithiatisme, c'est-à-dire l'hystérie, qu'en était-il de la (54) persuasion <sup>2</sup> ? Dans le corps de la neurologie, il n'y a pas beaucoup de travaux là-dessus et en particulier sur le fait, par exemple, que les symptômes que l'on appelle psychomoteurs sont d'une rare pauvreté, toujours les mêmes. C'est toujours la même chose : toutes les crampes des écrivains sont les mêmes, quel que soit l'écrivain ; et même lorsqu'il s'agit d'enfants qui n'ont jamais écrit. C'est ce qui manque à **Buytendijk** dans sa critique du corps de la neurologie où il déclare, par exemple, qu'il se fait fort de ne pas avoir de réflexe rotulien tout simplement parce qu'il n'a pas envie de faire plaisir au neurologue. Alors s'agit-il d'expression ? C'est ainsi que la question est abordée par **Buytendijk**, il dit « ça exprime », mais ça n'exprime rien du tout. Autrement dit, l'hystérique qu'aurait-il à exprimer ? Il n'a qu'à dire un mot et ça suffit. Disons que nous leur prêtons la parole, nous avons envie d'entendre des choses, et du coup, le corps s'exprime. A condition de mettre dans le mot « imite » quelque chose qui a à voir avec πᾶθώ, je persuade - ce n'est pas imite, mauvaise traduction de **Babinski**, qui serait convenable, c'est je suis persuadé. C'est peut-être ce que veut dire **Lacan** quand il dit « *ce que vous faites sait ce que vous êtes* ». Ça n'est pas impossible. Lorsqu'on aborde la théorie sur le corps de la neurologie, on voit que c'est là-dessus qu'elle s'est constituée. Ils avaient une idée derrière la tête : l'idée de passer de l'image au réel, justement.

Alors abandonnons **Babinski**, et je reprends sur la complaisance organique : est-ce là, la complaisance organique, la satisfaction de la fonction jusqu'à l'automatisme ? Une satisfaction de fonction qui ne serait pas refoulée, ou mal refoulée. Autrement dit, ce qu'on appelle la complaisance organique, est-ce un raté du refoulement de la fonction ? Le frayage de la fonction est-il dépendant de la maturation de la structure ? C'est le problème des voies de conduction de la hiérarchie fonctionnelle et de ces hiérarchies fonctionnelles avec leur incessant feed-back régulateur. Ce dispositif régulateur est-il celui d'une limitation de la satisfaction dans le feed-back du côté du principe de plaisir ou du côté du

---

<sup>2</sup>πᾶθώ : je persuade, je suis persuadé, on me persuade.

principe de réalité ? Sur ce point la question se pose de la plasticité des voies à la hiérarchie nouvelle, de la résistance de cette hiérarchie aux nouvelles catégories de fonctionnement. Cette hiérarchie dans les voies de conduction et dans les centres, qui fait les délices de la neurophysiologie, si nous l'articulons à la question des principes de plaisir ou de réalité n'est-on pas là en train de poser la question de la plasticité des voies elles-mêmes à une nouvelle hiérarchie ? Et de la résistance de la hiérarchie en place à de nouvelles catégories de fonctionnement ? Par exemple, dans la mesure où celle-ci suppose l'exclusion de mouvements associés - comme les syncinésies d'imitation qui disparaissent à l'âge de huit ans - de suppléance de convergence, dans la mesure où se pose la question, pour la fonction, de la perte d'une certaine globalité, d'un certain tout pour parvenir à une particularité du fonctionnement. Cette question se pose tous (55) les jours. Nous la masquerons en écrivant « retard du développement, syncinésie généralisée, non dissociation des mouvements, etc. » ; car la fonction engagée dans sa globalité ne devient vraiment adulte que si elle perd beaucoup de notes du clavier. Elle ne va plus jouer qu'avec un doigt au lieu de jouer avec les deux mains.

C'est ainsi que se trouve mis en doute le sens même du feed-back puisqu'aussi bien ça n'est jamais à la même place de la fonction que revient la réponse du fonctionnement. Et je crois que c'est là une critique que l'on peut proposer au primat du feed-back dans la neurophysiologie. Si en effet c'était un feed-back, il n'y aurait jamais de modification de la fonction ou du fonctionnement, pas seulement par l'expérience ou le processus de maturation ou d'évolution mais avant tout parce que l'homme est une usine à fabriquer de façon inépuisable du signifiant et que l'organique est sans doute la machine la plus rentable de l'usine. Autrement dit, je pense que nous devons interroger - dans ce que les tenants de la psychologie génétique et de l'évolution neuropsychologique considèrent comme fondamental, à savoir le passage de la fonction au fonctionnement - nous devons interroger le fait que jamais la fonction dans son retour ne se trouve en face du même fonctionnement et est essentiellement articulée sur le fait que précisément l'organique fabrique des signifiants tout simplement par le fonctionnement des fonctions.

Par ailleurs, comment rendre compte de ce que les possibilités synaptiques et leur nombre même s'amenuisent très rapidement dès les premières semaines<sup>3</sup> ? S'agit-il des effets d'un non-fonctionnement ou de la répression de l'organique sur le fonctionnement d'éventuelles fonctions ? C'est un point qui du côté de l'analyse a une importance essentielle dans la compréhension de ce qu'on appelle le refoulement primaire, notamment. En effet, est-ce que c'est le non-fonctionnement qui vient en quelque sorte empêcher les fonctions ? Ou bien est-ce que c'est l'organique qui fait répression sur le fonctionnement d'éventuelles fonctions ?

C'est ainsi que j'aurais envie de poser cette question soulevée par les neurobiologistes : nous perdons une grande proportion de nos synapses dans les premiers temps de notre vie, est-ce parce qu'elles ne fonctionnent pas ? Comme l'oeil est perdu parce qu'il est strabique. Parce que vous savez bien que ce qui fait que l'oeil strabique devient aveugle, c'est de ne pas fonctionner ; il est parfaitement capable de fonctionner à la naissance ; mais s'il est exclu de sa fonction, il devient aveugle : pas de fonctionnement, mort de la fonction. Première hypothèse. Ou bien est-ce l'effet de la répression de l'organique sur d'éventuelles fonctions dont ce fonctionnement viserait à les déborder elles-mêmes ? C'est peut-être dans

---

<sup>3</sup>Voir CHANGEUX.

cette (56) mesure qu'on entend dire quelques fois **Charles Melman**, « *l'organique c'est l'inconscient* ». En somme cette répression serait une reprise en main vers la mort. Est-ce là un cas particulier de ce que **Freud** appelle la régression ou bien est-ce un aléa de plus à mettre dans le chapitre d'*Au-delà du principe de plaisir* ?

Essayons d'envisager cela. Peut-être est-ce plutôt le fonctionnement inouï d'une fonction qui est non pas diminué, rabougri, mais paralysé, mis en défaut, amputé, privé. C'est ce fonctionnement de fonction inouï qui est amputé. Le refoulement primordial doit-il être évoqué à ce sujet comme rejet, exclusion et les fonctions en question frappées de forclusion par l'immaturation du petit de l'homme à la naissance ? Autrement dit, ce n'est pas parce que l'enfant est immature que les fonctions sont immatures, c'est parce qu'il est immature que la fonction se trouve exclue au sens de la forclusion, c'est-à-dire que pour la fonction, ça n'est pas trop tard comme dans la forclusion, mais c'est trop tôt.

On peut faire remarquer ici les effets des deux implications apparemment contradictoires dans l'ordre de la sensorialité auditive chez le nourrisson. Premièrement - et là j'essaie de défendre ce que je viens d'avancer concernant cette forclusion de la fonction - la très brève période de sidération suivie d'une crise tonico-émotionnelle, telle que l'a décrite **Wallon**, lorsqu'une voix inhabituelle, généralement mâle, vient à se faire entendre dans une tonalité basse avec une assez forte intensité, quel que soit la nuance d'affection ou de réprobation qui l'anime. Le bébé jusque-là attentif et calme, parfois somnolant, entendant cette voix, est tout à coup agité de pleurs incoercibles et de tressaillements de tout le corps, véritable réflexe nociceptif, tel que celui que décrit **Moro** dans les premiers jours de la vie, à cette grosse voix. Comme si cette grosse voix était entendue comme un impératif d'interdiction. L'orage vasomoteur et tonique en flexion, la révolution respiratoire qui accompagne les pleurs, ne nous montrent-ils pas en quoi les fonctions phonatoire et respiratoire sont débordées dans leur fonctionnement ? Je vous suggère de considérer la violence du signifiant imposé par l'Autre en l'absence de tout message. L'enfant n'a émis aucun message et la grosse voix est le signifiant imposé de manière impérative. Mais c'est bien dans l'ordre de la voix, de son fonctionnement laryngé respiratoire que se produit le débordement. Débordement de la fonction prise en défaut d'appel : s'il y a une réponse, il n'y a pas eu d'appel. Peut-on aller jusqu'à avancer que c'est du côté où ça parle aussi, du côté du surmoi, que le corps a été débordé dans sa fonction ?

C'est là le premier exemple. En somme, le message au lieu de revenir inversé, dans ce cas, n'a pas été lancé : il n'y a pas eu de manifestations de la part de l'enfant. Il y a une réponse sans demande, par cette grosse voix. D'où les désorganisations, pas n'importe lesquelles, les désorganisations dans l'ordre de ce qu'il en est de la respiration et de la voix, chez l'enfant.

(57) Deuxièmement. A l'inverse lorsque, rompant le silence ainsi coupé, retentit le cri et son cortège postural, axial, de flexion, etc., si ce cri n'entraîne aucune réponse, il retourne au silence, privé de tout sens, cri réel de n'avoir fait aucune coupure dans la chaîne de la langue maternelle : la privation du fonctionnement de la parole de la mère, renvoyant le cri dans le champ de l'impossible.

Ces deux exemples, tirés de ce qui se passe par l'oreille et du fonctionnement de la fonction phonatoire, bien qu'à peu près inverses, me paraissent sans doute de nature à étayer un peu ce que je dis de la forclusion de certaines fonctions par immaturation de l'homme à la

naissance. Et dès lors l'immaturation porterait sur la fonction dans son support organique et non sur le fonctionnement ; et non pas, par conséquent, sur ce en quoi le corps serait compétent dans son engagement au signifiant, sa ductilité à être commandé par le signifiant qui est là. L'immaturation de la fonction pyramidale, par exemple, ne va pas de pair avec le déficit de l'anticipation, du projet, de l'emprise ; elle déclenche plutôt son fonctionnement dans les avenues où l'immaturation est moindre : l'oralité essentiellement, et le regard, et l'axe du corps. La position érigée est impossible. Eh bien c'est précisément ce qui facilite l'érection, le debout de l'imgo du miroir. C'est-à-dire quelque chose qui a à faire avec la représentation. La vue vient-elle sous-tendre la posture qui tient lieu de représentation ? Ou au contraire est-elle la seule, cette posture, à pouvoir suivre la représentation ?

Cette question de la dérivation d'un fonctionnement, la fonction n'étant pas mûre, vers un circuit où elle le serait, rappelle ce que dit **Freud** dans *L'Esquisse*. Son système de neurones  $\Psi$  est fait de stases, de déplacements, de dérivations.

Ce que je propose, parce qu'on le constate tous les jours dans la clinique, c'est de considérer que la fonction est absolument dépendante de la structure et qu'elle peut être parfaitement incapable de véhiculer le fonctionnement dans une direction - par exemple la motricité - alors qu'elle est parfaitement capable de véhiculer du fonctionnement dans une autre direction qui serait celle de la vue, ou de l'oralité par exemple. C'est exactement ce qui se passe devant le miroir. Le stade du miroir consiste à souligner que le bébé voit beaucoup mieux qu'il ne se meut, qu'il ne bouge. Ainsi, ce qui se passe devant le miroir est une stimulation d'un fonctionnement qui a à faire non pas avec une représentation mais avec quelque chose de l'ordre de l'imgo, avec le fait de prendre une forme. La forme, je peux aussi la prendre avec les bras, me coller au miroir, c'est ce que font certains enfants qui viennent se coller au corps de celui qui fait des gestes, par exemple. En somme, un fonctionnement profite de l'immaturation d'une fonction.

(58) L'immaturation de la fonction pyramidale - pour reprendre ce que je disais - ne vient pas accompagner le déficit de l'anticipation, du projet, de l'emprise qui n'ont rien à voir avec la fonction motrice mais au contraire ont à voir avec le fonctionnement, c'est-à-dire une anticipation, quelque chose de l'ordre de la représentation qui peut être parfaitement oral, ou porté par le regard, ou par l'axe du corps. Par exemple, l'enfant nouveau-né se tournant vers un bruit : si le bruit s'arrête, l'enfant regarde dans cette direction, il anticipe avec son regard ce qui ne se produit plus dans les oreilles. Nous avons l'idée que nos enfants ne peuvent anticiper qu'à partir du moment où ils font des mouvements anticipateurs. Il n'en est rien. Par exemple, j'ai longtemps pensé que la posture tenait lieu de représentation ; je me demande, maintenant, si au contraire la posture n'est pas la seule à pouvoir suivre, accompagner la représentation, parce qu'elle est mûre à la naissance : l'axe, le tonus de l'axe du corps est parfaitement mûr, alors que la motricité évidemment ne l'est pas.

Ce qui est en jeu dans l'anticipation, d'être paralytique par immaturation, se situerait ainsi du côté du figuratif anticipé - dont parle **Piaget** - et du coup, le sujet est en cause bien avant le moi. Et on peut se demander si la méconnaissance, qui est la marque fatale que porte le moi, ne tient pas au fait que le moi serait en fait débordé par le fonctionnement.

Alors pour étendre un peu cette question de la fonction et du fonctionnement dont j'ai

essayé de vous montrer un peu rapidement - et on peut revenir là-dessus dans les questions - en quoi ce débordement se trouve en quelque sorte animer notre acharnement, et celui de **Freud**, à envisager les choses d'une manière génétique. Je voudrais simplement avancer de façon rapide dans la direction de ce qui me paraît pouvoir être rapporté à la mère d'une façon, je crois, non déviante de ce que je viens de dire. A savoir que chez le nourrisson, compte tenu de l'immaturation, c'est la mère qui assure les fonctions, c'est elle qui empêche l'enfant de mourir, dans cette mission qui est la sienne de remplacer les fonctions immatures. Mais j'espère vous avoir rendu sensible que si elle vient vicarier, remplacer les fonctions immatures, en même temps, elle doit être capable de se laisser déborder par le fonctionnement, c'est-à-dire par l'anticipation dont l'enfant est capable. Qu'est-ce que c'est, au bout du compte, que ce corps-là, le corps du fonctionnement, sinon le corps auquel sont accrochés les signifiants. Ce sont les signifiants accrochés au corps qui le rendent consistant.

Ces deux rêves, ces images de rêves, que je vous ai montré au début, d'une façon qui paraissait fort arbitraire, par exemple celui du A : non seulement il faisait tourner le A sur son pied, mais encore il y avait quelque chose qui lui disait « 200 » représenté d'une manière telle que ce n'était pas un nombre, les 0 du 100 étant mis au-dessous du 2. Le 2 devenait 1 et 100. Vous voyez bien que ce n'était plus de l'imaginaire. Quand on parle du corps de la lettre et des inversions si fréquentes - (59)chez les enfants, par exemple qui ont des difficultés de lecture ou d'écriture - on devrait tenir compte de ces inversions délibérées du rêve : le rêveur n'a pas dit qu'il s'agissait d'un A qui se retourne mais d'un A qui tourne sur son pied. Il s'agit vraiment du corps de la lettre, ici dans le rêve, et il est intéressant de noter que la spécularité de la lettre se produit pendant le rêve. C'est-à-dire que jusque-là, il ne rêvait pas son A ; il s'est mis à le rêver et il a alors fallu qu'il en fasse un symétrique autour des pieds. Cette rotation autour d'un axe me paraît sans doute susceptible de mettre en jeu ce qu'on appelle en neurologie la symétrie métamérique : lorsque je regarde le bras droit, c'est par rapport au bras gauche que je le trouve plus fort, moins fort, plus extensible, moins extensible, etc. ; pour avoir une idée d'une hémiplégie, je tiens compte du côté opposé ; je regarde toujours un côté par rapport à l'autre, je fais des choses comme ça, comme le A du rêve. Le signe neurologique, plus il est fort, plus il est fantasmatiquement investi, parce que je l'ai trouvé, j'ai trouvé l'objet qui ne marche pas.

En somme, nous passons notre temps à faire des coups comme celui du A du rêve, nous sommes dans l'imaginaire le plus complet bien que la neurologie serve à débayer l'imaginaire de l'hystérie pour être dans le réel de la lésion. C'est exactement ce qui se passe dans les *minimal brain damages* et *brain disfonctions* des anglo-saxons : la lésion n'est pas visible ? Eh bien elle est supposée, elle serait minime. C'est l'accrochage à l'imaginaire, le scanner, les électros, etc. C'est une infirmité, que la nôtre d'être obligé de penser de façon spatiale.

Si j'ai parlé de ce rêve, c'est parce que c'est un rêve ; c'est une solution de rêve. Nous, nous sommes toujours en train d'appliquer des solutions de rêve, chaque fois que possible. Ce que je voudrais avancer là, c'est que nous sommes aveuglés par ce système qui consiste à dire qu'il y a la structure, la fonction, le fonctionnement, lui-même obligatoirement lié à la structure. Mais justement la question que je soulève devant vous c'est de savoir si les deux ont quelque chose à voir l'un avec l'autre : c'est-à-dire, par exemple, dans l'anticipation qui est le b, a, ba de la motricité, de toute motricité praxique, il est absolument certain que

l'anticipation existe sans aucune motricité. C'est la question du débordement de la fonction par le fonctionnement. Est-ce que quelque chose de cet ordre suppose répression ou refoulement ? Ou bien y-a-t-il incompétence de la fonction à soutenir le fonctionnement ? En neurologie, on cherche habituellement l'incompétence de la structure ; le corps dans la psychanalyse ne pose-t-il pas la question de l'incompétence de la fonction par rapport au fonctionnement ? Autrement dit, de la compétence du corps à soutenir du signifiant. Prenons l'exemple de la grosse voix dont je parlais tout à l'heure ; cela consiste pour l'enfant à avoir une réponse à un message qu'il n'a pas envoyé. Il y a donc du  $S_1$ , ce n'est pas le message venant de l'Autre sous forme inversée mais c'est l'Autre qui renvoie l'inversion sans que rien n'ait été demandé. Ça a un effet de **(60)**sidération et d'une certaine façon, on peut dire que c'est un effet d'interprétation. C'est la violence du signifiant dans la mesure où le sujet est pris en défaut de ne pas avoir appelé. On pourrait presque dire que c'est ça l'holophrase, la fusion entre  $S_1$  et  $S_2$ . La question se pose de savoir si dans ces cas-là les effets de dépersonnalisation, de désubjectivation - si sujet il y avait - que représente la crise tonico-émotionnelle du bébé, si cette réponse sans appel ne produit pas un renversement  $S_2$   $S_1$  ? Et on conçoit qu'une interprétation, dans la cure, puisse avoir un effet de cet ordre.

Pour en rester avec cette affaire de voix, le surmoi, dans cette grosse voix qui est un objet a, qui sort de la bouche de monsieur, tout étonné d'avoir fait pleurer le bébé, c'est un objet mais ça parle, autrement dit, c'est impératif. Alors, le bébé serait compétent à l'entendre comme un impératif, mais il est incompétent à faire autre chose que d'être sidéré. Mais il répond quand même en utilisant les mêmes moyens de transmission : la voix, la respiration, etc. La motricité n'est pas mûre, mais la voix, le regard, la respiration, oui. Est-ce que ça prouverait que le fonctionnement fonctionne quelle que soit la fonction parce qu'il est pris par le signifiant ?

De façon corollaire - et puisque je parle, je dois parler, du corps en dehors de l'image - en quoi le corps se trouve-t-il engagé précisément dans son fonctionnement accroché au signifiant et non pas seulement dans sa specularité ? Alors je reviens rapidement sur quelque chose que j'ai déjà dit mais sur lequel on peut discuter, parce que ce n'est pas encore, dans ma tête tout au moins, bien établi : quand nous nous trouvons au moment où le corps et l'image se trouvent, si je peux dire, introvisé, c'est-à-dire à la phase du miroir, qu'est-ce qui se passe ? Il se passe que dans le cadre de ce miroir, hors de ce cadre, se situe ce que décrit **Lacan** sous le terme du jubilation, c'est-à-dire les mouvements désordonnés de l'enfant qui font halo à l'image. Ce halo, je crois que ça nous aiderait beaucoup de le considérer dans son registre de motricité incoordonnée comme un objet a ; précisément parce que ce halo moteur n'est pas specularisé. Si l'enfant se retourne pour prendre à témoin le regard de l'Autre de ce qu'il voit dans le miroir, si cette anticipation est l'élément essentiel de cette phase et permet à **Lacan** de parler de l'accession du sujet, si cette anticipation montre à l'évidence la contradiction, le contraste entre l'immaturité de ce qui est moteur de la fonction motrice et le fonctionnement anticipateur, en l'occurrence du regard - non seulement anticipateur du côté de la perception de l'imgo mais aussi de la prise à témoin de l'Autre - il n'en reste pas moins vrai que ce qu'il en est du corps en train de gigoter dans ce que **Lacan** appelle, d'une façon très intéressante, la jubilation, vous voyez bien où se trouve la jouissance. Si je peux ainsi m'exprimer, cette jouissance est attestée par de la motricité non specularisable, c'est-à-dire par l'objet a.

**(61)**Alors ce matin, dans un petit groupe qui me demandait de répondre à quelques



questions ardues sur l'identification, je m'étais lancé dans une mise en cause d'un passage de *L'Esquisse* dans lequel **Freud** parle précisément de cette question ; et il ne va pas cesser d'en parler puisqu'il le reprend en 1911 dans *De Deux Processus psychiques* et en 1925 dans l'article sur la *Verneinung*. A savoir qu'il fonde ce qu'il appelle le jugement, c'est-à-dire l'accession à la réalité, au principe de réalité, en l'accrochant, ce jugement, à ce qu'il appelle le corps propre. C'est-à-dire en bref qu'il nous dit d'un côté, ce qui est perçu est fait d'un contingent stable et dans le cas particulier où l'objet se trouve être le prochain - c'est-à-dire sa mère, c'est-à-dire une forme identique à lui-même - il le reconnaît à ses traits ; alors c'est là que se situe le miracle des traductions, à savoir que dans la traduction française le mot qui est traduit là est traduit sous forme de globalité, la globalité que l'on reconnaîtrait à ses traits, mot qui n'est rien d'autre que *das Ding*. Il reconnaît la chose, il perçoit la chose. Et d'autre part, un élément qui n'est pas stable et qui est le corps en mouvement - il prend l'exemple de la main qui se remue - et le jugement est précisément accordé au fait de la différence entre ce qui est perçu du corps de l'autre et du corps de l'enfant dans le mouvement de la main qui bouge, avec cette nuance que dans le cas où c'est le corps de l'enfant qui bouge, les cénesthésies, les sensations, etc., le plaisir, la satisfaction, les conditions de ce mouvement font justement la différence et permettent à l'enfant de juger ce qui vient de lui et ce qui ne vient pas de lui.

Ce point, ce qui est intéressant évidemment, c'est que **Freud** l'embraie sur ce qu'il dit des origines de la pensée ; et il tombe dans une impasse quand il constate que dans une pensée flottante - dans une pensée en tant que telle, flottante - le corps n'intervient pas. Et c'est à ce moment-là qu'il fait valoir que certes le corps n'intervient pas mais que ce qui intervient ce sont les mots ; que la pensée au lieu de n'être en quelques manières référées à aucun jugement possible, n'est référée à un jugement que dans la mesure où elle s'accroche à ce que les mots ont d'articulé et de pris dans le corps.

Si je me suis permis d'insister un peu auprès de vous sur ce qui précisément a à faire à cet envisagement du corps dans son fonctionnement, c'est parce qu'il me semble que ce n'est pas indifférent à la compréhension qui est la nôtre de beaucoup de cliniques et je n'en voudrais donner comme point central que celui-ci : il y a là un bon moyen d'aborder ce qui je crois est tout à fait nodal, à savoir que chez l'enfant c'est le symbolique qui est premier. Alors, est-ce qu'il suffirait de dire que cette affaire de fonctionnement, de structure et de fonction, ce serait une autre manière de poser la question du refoulement ? Je ne crois pas que ce soit ça son mérite principal ; son mérite principal, à mon avis, c'est de permettre de mettre en place une question, que je soulève devant vous pour finir, que j'articulerais de la **(62)** manière suivante : si **Freud** nous a montré de façon tellement incisive que le symbolique est accroché à l'absence/présence et à la présence/absence de la mère pour l'enfant, je crois qu'il n'est pas trop hardi de vous proposer que cette absence sur fond de présence et cette présence sur fond d'absence se fait aussi dans l'autre sens. C'est-à-dire que c'est pour la mère que l'enfant est présent ou absent et que c'est précisément dans ce battement entre la présence de l'enfant pour la mère que les débordements par le fonctionnement des différentes fonctions assurées par la mère est possible, que c'est précisément dans ces battements d'absence de l'enfant pour la mère que l'enfant peut éprouver l'accrochage à son corps propre du jugement. Et que de même que l'absence et la présence pour l'enfant de la mère lui permettent de passer à la mère réelle puis à la mère symbolique, distributrice des objets, de la même façon ce sont ces phases de présence et d'absence de l'enfant pour la mère qui lui permettent de se laisser déborder par ce en quoi le

corps de l'enfant est accroché au signifiant.

Je peux compter sur vos questions pour me mettre dans l'embarras d'abord et ensuite éventuellement avancer un peu dans ce que je n'ai pas dit. Si vous voulez, je vais vous lire un passage d'une séance d'un patient qui me paraît rendre peut-être dans la clinique un peu plus clair ce que je viens de vous dire. Il parle de sa maman et il dit :

*« La mère est évidée. Vide. Avide. Cet évidemment, ce négatif, c'est en réalité un manque. Ce vide de ma mère se reconstitue par sa propre mère ce qui fait que son existence est pleine. Du coup, je ne peux voir ma grand-mère maternelle que comme désirable. Il y a là une réalité, une dette jamais comblée parce que cette femme est morte. S'il faut que tout ce qu'il faut combler soit symbolisé par une morte, cela prouve bien que ma mère n'en aura jamais fini d'être vide. De sorte que le comblement, le bien-être, la réparation, je les imagine dans la nourriture. La faim. Je me sens malheureux. Je pense à ma mère comme une dépouille. Il y a derrière elle comme une jouissance qui est un être bien nourri, un peintre d'Arcimboldo. L'angoisse vis-à-vis de ma mère, je l'ai détectée dans ses relations avec mon frère aîné ; il en était prisonnier, absorbé. La dépouille de ma mère est dangereuse, je ne peux pas m'en défaire cependant. Je ne peux m'en défaire qu'en restituant une femme pleine qui est en fait sa propre mère. Pleine de ce que je mange, oui. Cette figure de ma mère comblée, il y a une liaison avec la figure de la force et de la jouissance, cette fois-ci masculine, le sexe de mon père. Ces représentations marchent comme des miroirs : si je pense au vide de ma mère, je peux dire, j'ai faim, elle a faim, je me satisfais, je la satisfais, à condition (63) de resituer cette satisfaction dans un autre lieu ; mais voilà le danger, je suis sa satisfaction. »*

Alors les questions qui m'étaient posées ce matin sur l'identification, je crois que dans cette tentative que j'appellerais assez désespérée de cet homme, c'est en quelque manière la difficulté justement pour lui d'esquiver ce que j'ai essayé de vous montrer, à savoir que lorsque le fonctionnement ne peut pas passer par une fonction qui est immature, il passe par les fonctions qui sont matures. Et c'est ça, je crois, à quoi **Freud** fait allusion quand il parle des stades - quand il parle du stade oral, du stade anal, etc., et à quoi **Dolto** était très attachée, et quand elle a répondu à **Lacan** sur ce point elle lui dit : « Mais moi je ne peux pas abandonner ces stades ». Je ne pense pas que ce soit du côté de la genèse, du côté génétique comme s'il y avait des phases, non, je crois que c'est plutôt cette espèce de dialectique entre les structures qui supportent les fonctions et qui sont liées à la maturation, alors là il y a des stades, c'est-à-dire qu'en effet il y a le moment où l'enfant a une marche automatique, celui où il ne marche pas, et il marche enfin, etc. Ces étapes successives ont à faire avec la maturation et les fonctions. Mais la fonction - accrochée à la maturation, c'est-à-dire tenue par la mère tant qu'il y a eu maturation, c'est ça l'affaire, est-ce que la mère est un stade, voilà, je pose la question comme cela.

Mais ces fonctions sont sans arrêt débordées, en voie de débordement justement par le fonctionnement, c'est-à-dire par ce qui fait que le corps ne fonctionne pas comme la mise en marche mécanique d'une fonction, mais il fonctionne parce que les signifiants sont accrochés au corps. Et c'est ce qui, dans le cas qui nous occupe, montre bien que ce sont précisément des fonctions qui sont mûres, ici la fonction dévoration ; il ne nous a parlé ni de sa pensée, ni de je ne sais pas quoi, mais de la nourriture. Cette figure de la mère comblée, c'est la faim ; il dit la nourriture. C'est la nourriture. Et la dépouille, vous voyez

bien ce que c'est : c'est précisément ce qui reste des fonctions qui devraient être abandonnées mais qui ne le sont pas, puisqu'il a constaté que son frère aîné, par cette dépouille, était absorbé ; c'est-à-dire que justement elle l'empêchait de fonctionner, elle empêchait son fonctionnement.

Rapprochons ceci, par exemple, de ce que **Lacan** dans *Le Sinthome* rapporte de **Joyce**. Celui-ci nous explique qu'il s'est fait donner une raclée par ses copains : eh bien il ne leur en veut pas et ne leur dira rien parce que finalement il a senti son corps qui glissait comme une pelure. La pelure en question, c'est le corps imaginaire, c'est le corps image. Mais le corps image, c'est celui de la mère qui fonctionne, qui tient lieu de fonction. C'est avec ce corps-là que j'ai à faire, que j'ai à faire en tant qu'il est la fonction. Seulement, reste-t-il à l'état de dépouille - je dirais de fantôme - ou bien est-ce qu'il se laisse déborder par le fait qu'il y a des signifiants (64) dont il nous parle là de façon tellement étonnante. Cette figure de la mère comblée, notre patient la rapproche de la force et de la jouissance masculine, du sexe de son père.

\*

\* \*

*-Je voudrais demander, quand vous articulez tout ça à la question de la langue maternelle, est-ce que la langue maternelle ce n'est pas quelque chose qui vient d'une certaine manière entériner un certain fonctionnement et de ce fait entre dans le miroir et qui se fixe ? Comment articuler tout cela ?*

Pour parler de la langue maternelle, à mon avis, il faut se défaire du primat optique, il faut se défaire du regard. Sauf dans la mesure où le regard nous sert à articuler aux bords de la bouche ce qui se passe quand la mère parle ; c'est-à-dire que là, il y a des données de bord qui viennent interférer avec la phonétique du sujet lui-même. Premièrement débarrassons-nous du regard, même à ce prix-là, la bouche de la mère..., ne nous y intéressons pas, la mère ne parle pas avec sa bouche - bien que ce soit essentiel. Mais, qu'est-ce qui se passe ? C'est que justement cette affaire visuelle dont je demande que nous nous débarrassions, mais c'est le prix du nourrisson, c'est-à-dire ce que j'appellerai son besoin d'images qui va se trouver le pousser devant le miroir - parce qu'enfin personne ne lui demande d'aller faire l'andouille devant un miroir, c'est pas **Lacan** qui a pris son gars et qui l'a envoyé devant le miroir ! Personne ne le leur demande. Alors ce qui les pousse - ce qu'on peut appeler le besoin d'images pour faire joli, peut-être, mettons que ce soit un besoin - ce qui les pousse là c'est exactement ce qui ne se passe pas chez l'autiste : c'est-à-dire que l'autiste lui, est dans une sphère, exactement comme **Lacan** dit qu'il y a une sphère auditive, il y a une sphère visuelle ; dès lors il n'est pas étonnant qu'il ne vous voie pas, il en voit bien assez, il est là-dedans.

En ce qui concerne la sphère auditive, c'est exactement la même chose, c'est-à-dire qu'en effet il est entouré - je ne me rappelle plus dans quel séminaire c'est, cette affaire de sphère auditive par **Lacan**, mais c'est très joliment expliqué - il est dans une bulle auditive, c'est-à-

dire les bruits, le pétard, ce qu'il y avait dans l'utérus. Qu'est-ce qui se passe ? C'est que la mère elle, bien qu'elle ne dise que des bêtises, (65) elle véhicule quand même un langage, elle véhicule une parole en tout cas ; cette parole, mais elle fait du forçage, elle force les bruits, elle force la bulle auditive, c'est en ce sens-là que ce qu'entend l'enfant - et qu'il voit aussi par ailleurs, mais enfin abandonnons la vue - ce qu'entend l'enfant vient creuser le réel de la mère, et la mère dans ce bruit introduit quelque chose qui est de la syntaxe, qui est de la phonématique qui se répète, qui est de l'alpha, bêta, gamma, delta, autrement dit qui est de la loi ; ainsi, à mon avis, c'est ça la langue maternelle.

La langue maternelle c'est ce qui vient forcer le bruit ; et c'est en ce sens-là, je crois, que chez les psychotiques, le thérapeute est toujours à la place du réel, et c'est pour ça que chez le psychotique les hallucinations viennent émerger dans le réel et ne sont pas symboliques. Parce que pour qu'il y ait du symbolique, il faut que la langue maternelle arrive à percer, si je puis dire, la bulle de ce qui est entendu, c'est-à-dire les bruits. Je rappelle ce que je vous ai décrit tout à l'heure, de l'effet de la « grosse voix ». La langue maternelle a un effet de cet ordre : à son écoute, l'enfant commence à se tortiller. On dit que les enfants entendent la voix de la mère, la reconnaissent : sur base de quels indices peut-on l'affirmer ? Dans *Science* de janvier on montre en effet que l'enfant distingue, fait la différence entre la voix de la concierge et la voix de la mère. Sur quoi fondent-ils cela ? Ils le fondent sur le comportement évidemment, ils le fondent sur la motricité, sur le regard, sur la posture, etc. Je veux bien que ce soit une preuve, mais l'important, c'est qu'il y a un effet, un effet de la voix. C'est-à-dire qu'en effet, la phonétique de la mère entraîne dans le corps de l'enfant une série de modifications qui permettent aux auteurs de l'article de dire qu'il reconnaît la voix de sa mère, pourquoi pas ! Seulement il ne s'agit plus ici seulement de phonétique.

C'est ce que dit **Freud** concernant le jugement : à partir de ce moment-là, ça passe par le corps propre. Ce n'est que parce que l'enfant a un corps que les auteurs sont capables de dire : « Il reconnaît la voix de sa mère » ; en effet ils ne sont pas logés dans son lobe temporal, mais c'est à ce qu'ils voient. C'est l'accrochage au corps propre qui permet le jugement, qui permet à nos auteurs d'écrire : « Il reconnaît la voix de sa maman ». Voilà, c'est un aspect du « corps en dehors de l'image ». Ainsi je suis bien obligé de constater que la langue maternelle, elle n'est maternelle que parce qu'elle a des effets dans le corps. Elle vient - je ne sais pas comment dire ça -, c'est elle l'agent qui vient imposer la chaîne signifiante, les chaînes signifiantes qui circulent à la naissance. Quand j'arrive au monde, on ne me demande pas mon avis, ça parle. Alors ce n'est pas tellement le laïus du concierge qui nous intéresse, c'est le laïus de la mère. Je peux le distinguer des autres parce qu'il a de l'effet. Pourquoi est-ce qu'il a de l'effet ? A mon avis parce qu'il me sort du principe de plaisir : c'est-à-dire que là la mère vient introduire là-dedans, dans ma bulle auditive qui est celle que j'avais pendant que j'étais fœtus, par exemple, vient introduire des (66) phonèmes qui ne sont pas n'importe lesquels. Jusqu'à preuve du contraire, la langue maternelle, c'est ça.

Exemple. Les autistes que l'on soigne en leur apprenant l'anglais - je ne sais plus qui a dit cela l'autre jour - il y en a un qui soigne les autistes en leur apprenant l'anglais. Pourquoi pas ! A mon avis c'est aussi malin que celui qui fait du mime et qui mime, qui essaie de passer une toute petite différence comme ça chaque fois, il mime l'autiste. Evidemment, il ne peut pas faire exactement pareil, il y a une petite différence chaque fois ; à chaque petite différence, peut-être qu'il va passer un signifiant. La mère, elle, à côté du bruit, elle en fait

passer des signifiants à la pelle, même si ce sont des signifiants qui ne signifient rien - pour moi qui écoute dans la pièce à côté.

Si on voit la langue maternelle comme ça, on commence à comprendre des histoires dont par exemple parle **Melman** concernant les immigrants. De fait, selon que la mère parle sa langue maternelle à elle, pour les immigrants, parle la langue de son papa, parle marocain ou algérien ou français de la banlieue, c'est complètement non-pareil ! Parce qu'il est probable qu'au niveau de la phonétique, les langues maternelles ont une pénétration plus ou moins traumatique. Car la langue maternelle, à mon avis, c'est d'abord traumatique. Je vous dis mon avis puisque vous me posez cette question. J'irais même jusqu'à dire que selon la façon dont cette langue maternelle vient s'inscrire phonématiquement dans le corps, elle peut avoir des effets plus ou moins différents, selon que la langue maternelle est la langue de tout le monde, qu'elle parle comme ça sans parler. Et on voit ça avec les enfants psychotiques, avec des mamans qui...

J'en connais une, c'est une véritable..., c'est expérimental ; c'est-à-dire c'est une dame qui est une linguiste internationalement connue qui parle un français absolument..., je me dis moi-même mais qu'est-ce que c'est que cette langue..., c'est fou, c'est d'une pureté. Chaque fois qu'elle dit une phrase, elle me fait découvrir trois signifiants que je ne connaissais pas. Elle, elle est comme ça avec son bébé ; alors évidemment le malheureux..., il faudrait qu'il mette des filtres, c'est pas possible, c'est pas possible de se faire violer à ce point-là. Là-dessus, elle me parle des mamans qui ne parlent pas..., évidemment, elles peuvent aussi la fermer, ça c'est sûr. Style : « Mais est-ce que vous lui parlez ? » ; « Ah, moi je lui parlerai quand il répondra ».

La langue maternelle, si vous voulez, c'est d'abord ça, et ensuite c'est un peu ce que je vous disais ce matin, c'est-à-dire que la langue maternelle, elle a ceci de particulier de ne jamais répondre là où on l'attend parce que la mère sait. C'est un peu ce qui s'est passé avec le S<sub>1</sub> S<sub>2</sub> tout à l'heure, c'est que de toute façon la demande, comme me disait une patiente il y a pas tellement longtemps, « Je (67) demandais en X, elle me répondait en Y, parce qu'elle savait ». En effet, la mère sait. Elle répond en Y là où elle sait - en X elle peut pas répondre - seulement la distance entre X et Y, c'est du besoin, parce qu'au départ c'est du besoin, la mère elle part du principe qu'il faut qu'elle bouffe ; alors en effet cette demande tellement aux antipodes, c'est-à-dire la langue maternelle tellement maternelle, c'est elle qui écrase la demande au bénéfice du besoin. La maternelle, la maternelle langue qui chaque fois que l'enfant demande quelque chose lui flanque le biberon ou le sein dans la bouche..., alors là évidemment on comprend bien qu'il va y rester dans son bruit, il va rester dans son pétard.

Quelque chose que je raconte souvent - si je l'ai déjà raconté vous m'en excuserez mais seulement c'est tellement beau comme remarque, je ne peux pas résister - c'était une fille qui préparait son internat et qui avait un enfant qui avait deux mois et qui vient me voir parce que sa maman, je ne sais pas quoi ; parce qu'il était pas là l'enfant, « il ne peut pas dormir ». Alors bon, je cause et évidemment comme tout crétin qui se respecte : « Et pour manger, n'est-ce pas ? ». « Alors là, c'est tout à fait différent, là c'est un capricieux ». Elle me dit : « Ecoutez, je vais vous donner un exemple. Je prépare l'internat, je le mets au sein, je lis ma question d'internat, eh bien monsieur ne veut boire que lorsque je m'arrête de lire ». Autrement dit en effet, la langue maternelle - et là c'était vraiment, les questions d'internat, ça lui allait pas du tout. Moi la langue maternelle en ce moment, j'aime en parler

comme ça. Ça va me passer sûrement mais...

*-Par ces exemples tu illustre bien l'effet des signifiants de la mère sur le corps, sur l'organisme de l'enfant. Mais en cours de route, tout à l'heure, tu as évoqué que le fonctionnement d'une mère, tu as dit quelque chose comme le fonctionnement fabriqué du..., la fonction fabriqué du signifiant par le fonctionnement. Ça, ça reste encore obscur pour moi.*

Oui, parce que la fonction, elle n'est pas toujours immature. Alors, ça c'est vrai surtout du côté sensoriel, parce qu'il y a une chose que j'ai pas abordé là-dedans - j'en profite. Ce qu'il y a de particulier, c'est que quand l'enfant naît il y a des fonctions qui sont parfaitement matures, exemple le regard - je prends cet exemple-là. Le bébé de dix heures et le monsieur qui a quarante ans, ils regardent exactement de la même façon : c'est-à-dire que la fonction du balayage et de la fixation c'est exactement à la même vitesse, exactement de la même manière, c'est-à-dire que contrairement - on peut parler de ça après tout... Nous croyons comme des idiots que lorsque nous regardons un paysage, nous y sommes pour quelque chose : mais nous n'y sommes pour rien. C'est-à-dire que notre regard ne se promène pas depuis la (68) flèche de l'église jusqu'aux vallons, en passant par le plateau : c'est pas ça du tout. On pourrait croire qu'on va..., mais non c'est pas ça. C'est qu'au niveau de notre rétine, ce sont les cellules déjà excitées qui vont déclencher le déplacement de l'oeil. C'est pas du tout l'oeil qui se déplace. Nous croyons toujours que nous maîtrisons la situation, mais nous ne maîtrisons rien du tout : en réalité, quand nous regardons, c'est anticipé, c'est-à-dire que déjà les cellules rétinienne, elles, elles nous ont dessiné au fond de la rétine la phase suivante. Alors si je suis devant un paysage, je regarde là-bas, c'est pas du tout parce que j'ai eu la tête poussée par le vent, c'est parce que sur ma rétine, les cellules se sont trouvées être sollicitées, recrutées pour prendre le terme anglo-saxon - ça ne me paraît pas mauvais, recruté dans ce sens-là - du coup, ça fait ça sur le fond de la rétine, je regarde là, ça fait comme ça, en effet il y a le clocher de l'église là-bas, mon regard va vers le clocher (...)